

La musique que personne n'écoute

Andreea-Cătălina Panaite

Numéro 4, printemps 2022

Le style

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Panaite, A.-C. (2022). La musique que personne n'écoute. *Siggi*, (4), 40–41.

« Comment peut-on exprimer en même temps son dégoût et son appréciation d'une musique ? »

Dans les boîtes de nuit de *manele*, m'a prévenue un autre proche, « des gens se font tuer par des mafieux. Il faut vraiment faire attention ! » Peut-être ne devrais-je pas m'y risquer ? Une telle inquiétude ne s'est cependant pas avérée représentative des réactions que j'ai reçues à l'annonce de mon sujet d'étude : la plupart de mes connaissances ont rigolé, comme si les *manele* formaient un sujet ridicule, du moins pas très sérieux pour une étude sociologique. « Je pensais que tu plaisantais ! » m'a dit une amie à Montréal, après cinq secondes de silence et un long rire. Que mes proches aient été offusqué·e·s ou amusé·e·s, une chose faisait consensus : « Personne n'écoute de *manele* ». C'est ce qu'on se plaît à me répéter depuis, tout comme mes parents et ami·e·s en Roumanie, d'ailleurs.

♦ ♦ ♦

Lors de mon dernier séjour au pays, une seule personne a admis – avec une étonnante assurance – écouter des *manele*. Elle m'a invitée à sortir avec deux de ses copines qui, selon ce qu'elle m'avait dit, en sont aussi amatrices. L'une d'entre elles a pourtant esquivé mes questions toute la soirée, même lorsqu'elles ne portaient pas sur les *manele* comme telles. À un moment, elle s'est impatientée : « Je n'écoute pas de *manele* ! » m'a-t-elle dit, une affirmation qui a fait sourciller ses amies. Rigolant et roulant leurs yeux, elles m'ont assuré qu'elle en écoutait aussi.

♦ ♦ ♦

Est-ce qu'écouter des *manele* est embarrassant ? À en croire mes proches à Montréal et en Roumanie, oui. L'étonnement ou le mécontentement exprimés à l'annonce de mon sujet d'étude ont vite fait place aux critiques : dans les vidéoclips, les femmes sont trop sexualisées, les chanteurs et les chanteuses valorisent indécemment la richesse, ils et elles ont l'air de « parvenu·e·s » et, finalement, seul·e·s les « pauvres » et les gens « peu éduqués » apprécient ce genre musical.

Curieusement, les personnes qui émettent de telles critiques sont également celles qui, depuis l'annonce de mon sujet d'étude, font jouer leurs *manele* préférées lors de soirées. C'est pour me faire hommage, dit-on, comme pour me rappeler qu'il s'agit là d'une exception – bien que les chansons soient déjà téléchargées sur leur téléphone cellulaire. D'autres ont commencé à se confier, surtout après un verre de vin ou deux : certaines *manele* sont belles ; celles qui parlent de l'amour pur et sincère, et celles qui sont influencées par un répertoire musical traditionnel sont touchantes, a-t-on admis. Deux amies ont même avoué aimer un chanteur en particulier. Mais, en général, me rassure-t-on, les *manele* sont kitsch et leurs vocalistes manquent de décence, de civilité et de « bonnes manières ».

J'avais du mal à saisir ces contradictions. Comment peut-on exprimer en même temps son dégoût et son appréciation d'une musique ? Pourquoi doit-on dissimuler son écoute de *manele*, même lorsqu'elle ne serait qu'occasionnelle ? Vives, sans demi-mesure, les conversations décomplexées sur cette musique ont été rares, même avec des amateurs ou amatrices avoué·e·s de *manele*. Pourquoi ?

« C'est une musique de Tsiganes ! », m'avait d'abord dit une amie à Montréal. Lorsque les *manele* devenaient un sujet de conversation, mes proches semblaient avoir une crainte : que cette musique soit considérée comme une représentante du répertoire culturel national, qu'une musique dite rom soit considérée comme roumaine. En dissimulant leur écoute de *manele*, mes proches négociaient avec des frontières ethniques au cœur du nationalisme roumain. Tel·le·s de vaillant·e·s patriotes, elles et ils se mettaient à la défense de la « vraie » culture roumaine, la protégeant ainsi d'une musique transformée en « ennemi du peuple ».

« Il faut vraiment faire attention », avait insisté un ami. Peut-être, mais pas aux soi-disant mafieux que l'on retrouverait dans les boîtes de nuit de *manele*, mais à sa réputation et, surtout, à celle du pays.